

Fiction & Cie

Claire Richard

**Les chemins
de désir**

roman



Seuil

LES CHEMINS
DE DÉSIR

Fiction & Cie



Claire Richard

LES CHEMINS
DE DÉSIR

Seuil

57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

COLLECTION
« Fiction & Cie »
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

ISBN 978-2-02-141975-7

© Éditions du Seuil, mars 2019

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.fictionetcie.com
www.seuil.com

Les chemins de désir

Les architectes appellent « chemins de désir » les sentiers qui se forment progressivement sous les pas des marcheurs, des animaux ou des cyclistes, à côté des infrastructures prévues pour eux. Ils apparaissent dans la neige sale, l'herbe foulée, dans la boue et sur le bitume frais. La plupart du temps, on les voit à peine.

Les chemins de désir matérialisent ce que les gens veulent, par opposition à ce que les urbanistes ont planifié pour eux. Ce sont, par exemple, les sentiers qui se forment à cent mètres de la passerelle officielle, parce qu'il est plus pratique de traverser là. Ou les traces de pas qui apparaissent sur les rues enneigées et révèlent que personne n'utilise les passages cloutés.

Les chemins de désir sont anonymes. Ils font leur lit où la vie passe, obscure, invisible et déterminée.

Il y a quelques semaines, une amie me raconte qu'elle a rencontré une « sexologue » qui traite les gens en leur parlant de leurs chemins de désir. Elle dit qu'elle va voir la sexologue tous les mardis, au fond d'une banlieue résidentielle, elle dit que de l'extérieur on dirait qu'elle va chez le dentiste. Mais dans le cabinet de la sexologue tout est bleu et calme et elle fait ce qui ressemble de loin à du yoga alors qu'en réalité ce qu'elle apprend, c'est à retrouver dans le noir derrière ses paupières les lignes de ses chemins de désir. Elle dit que la sexologue a défait des nœuds en elle qu'elle croyait serrés comme des poings.

– Elle fait de l'hypnose ta sexologue ?

– Non... plutôt de l'archéologie. C'est comme si elle t'aidait à creuser des tunnels en toi et qu'elle t'y emmenait pour que tu découvres les pièces cachées du palais... Elle t'ouvre dans des chambres aux murs couverts de fresques, que tu as peintes toi-même mais il y a si longtemps que tu ne t'en souviens plus.

– Mais je croyais que ton problème c'était que vous ne baisiez plus ?

– Oui moi aussi je croyais, mais le problème c'est que mes lignes de désir sont coupées.

En l'écouter, j'essaie de voir sur ses mains à elle où sont ses lignes de désir, je me demande si elles nous déterminent comme les lignes de la main et si, comme Corto Maltese qui s'ouvre la paume d'un coup de rasoir pour créer une ligne de chance là où il n'en avait pas, on peut les décider ou les modifier quand on en manque.

Depuis je ne pense qu'à ça. Sous ma douche, je scrute mes bras et mes jambes à la recherche de mes chemins de désir, comme si on pouvait les voir sous la peau comme des veines. J'essaie de les écouter quand j'éteins la lumière. En posant la tête sur l'oreiller, j'imagine sous ma peau, dans mon corps, toute une carte et tout un aiguillage, des embranchements et des voies rapides, le tout qui bipe et qui clignote, traversé de flux électrisés depuis des années.

Dans une soirée j'ai rencontré une fille qui me disait qu'elle n'avait jamais regardé de porno, pas une fois dans sa vie. Je lui ai demandé si elle avait grandi chez les mormons. Elle m'a dit que non, que c'était parce qu'elle ne voulait pas avoir en tête

une bibliothèque d'images prêtes à consommer, de petites machines à faire jouir et à générer du fric. Elle m'avait bien eue, je ne savais plus quoi répondre. Je la regardais en essayant d'imaginer l'intérieur de son crâne, une grande étendue blanche et virginale, comme des carrés préservés de forêt vierge amazonienne.

Ça me semblait la chose la plus étrange qu'on puisse imaginer.

Parce que moi, sans le porno, mes chemins de désir tourneraient sur eux-mêmes comme un rond-point.

Je suis de la génération qui a connu le passage au porno en ligne, celle qui a un pied dedans et un pied dehors, qui a découvert l'excitation dans les livres et s'est professionnalisée sur YouPorn. Ma vie pornographique, c'est une météorite, c'est une arche qui traverse les époques. C'est là que s'enracinent mes chemins de désir, c'est dans ce terreau là qu'ils sont nés.

J'ai découvert le porno à huit ans, puis à treize, puis à seize, puis à vingt puis à trente. À chaque fois il avait changé de forme, à chaque fois il m'emmenait dans de nouvelles directions.

Le porno m'a montré des zones d'excitation qui seraient autrement restées insoupçonnées. Le bdsm, la soumission, le hentai, les catfights, les soupirs des pornos audio... ces voyants seraient restés au point mort si le porno n'était venu les allumer.

Car soyons honnêtes, on ne peut pas se fier aux rencontres entre carcasses pour explorer l'infini champ de ses fantasmes.

Cette fille-là, aux étendues vierges dans la tête... elle ne sait pas à côté de quoi elle passe. Sa vie pornographique inexistante, je ne la lui envie pas.

Sur quoi avez-vous joui pour la première fois?

Y a-t-il une image que vous avez trouvée inoubliable?

Quels sont les corps auxquels vous ne pouvez pas résister?

Les formes qui vous excitent? Les scénarios interdits qui vous allument?

Existe-t-il entre vos fantasmes des continuités?

Fantasmiez-vous pareil avant ou après YouPorn? Avez-vous eu une érotique de la VHS et quel goût avait l'émission Carré Rose? Quelle est votre constellation de tags préférés? Aimez-vous Natasha Nice?

Notre vie pornographique, celle que racontent nos souvenirs de porno mis bout à bout, a des réponses sur qui nous sommes.

*Quels sont les scénarios interdits qui vous allument ?
Existe-t-il entre vos fantasmes des continuités ?
Quelle est votre constellation de tags préférés ?
Aimez-vous Natasha Nice ?*

Et ces réponses, si on les relie comme un jeu pour enfant ou une constellation, dessinent une carte du Tendre du corps fantasmatique, celui qui mouille, qui bande, qui jouit, celui qui exige et qui se languit.

God bless YouPorn, j'ai envie de dire.

La première fois

La première image qui m'a troublée, c'était il y a vingt-cinq ans et je la connais encore par cœur. Pourtant de cette période j'ai tout oublié ou presque : quelle était ma couleur préférée, mon livre favori et comment faire le poirier ou des divisions sans calculette. Je ne me souviens même plus de l'âge que j'avais vraiment – sept, huit, neuf ans ? Mais cette image, je pourrais encore la dessiner les yeux fermés, à toute heure du jour et de la nuit, dans toutes les conditions atmosphériques, et je suis prête à parier qu'il en sera ainsi jusqu'à ma mort.

C'était un dimanche après-midi chez ma grand-mère. La lumière était trouble, filtrée par les rideaux de dentelle. C'était les heures de torpeur de l'après-midi,

l'heure où le déjeuner s'achève, où les adultes laissent la conversation devenir paresseuse, l'heure

où plus personne ne touche aux parts de tarte abandonnées sur les assiettes,

quand les enfants peuvent enfin sortir de table et entrer dans leur vraie vie, celle qui se mène sous le manteau, hors de vue des adultes, sous les lits et sous les arbres.

Mes cousins et mes frères avaient filé dans le jardin. Bientôt ma mère mes tantes et mes grands-mères se lèveraient pour aller faire la vaisselle, tandis que les hommes, les pères et les oncles, ne bougeraient pas.

J'étais trop petite pour être incluse dans le camp des femmes et trop timide pour être dans le camp du jardin – mon camp à moi était celui de l'ennui, celui des cachettes et de la timidité, celui de la solitude et de la peur des autres.

Sans qu'on fasse attention à moi, j'étais montée à l'étage de la grande maison,

vers ce que je connaissais le mieux au monde, les livres.

L'étage était un monde de couloirs sombres et de chambres silencieuses. Tout sentait le bois ciré et la poussière, la lumière filtrée par les rideaux était oblique et lente. Depuis l'étage, les conversations

des adultes étaient lointaines, comme filtrées par un coquillage.

Je traînais devant la bibliothèque, de grandes étagères remplies de livres abandonnés par les générations successives : des vieux livres d'école, des *Club des Cinq* et des *Fantômette* aux couvertures cartonnées, des albums de *Tintin* dont les tranches tombaient en lambeaux, des livres de Pierre Dac et l'histoire amoureuse des rois et reines de France. Je connaissais les rayons par cœur, car je vivais dans le camp de l'ennui, la maladie des filles qui ont peur des garçons et qui aiment trop les livres. J'avais déjà lu tout ce qui m'intéressait, plusieurs fois, pendant d'autres dimanches ou d'autres samedis. Mais ce jour-là, quelqu'un avait laissé traîner une échelle. Je suis montée pour fouiller dans les rayons du haut, ceux auxquels je n'avais jamais accès. En tâtonnant de la main, je suis tombée sur une pile d'illustrés que je n'avais encore jamais vus. Je les ai fait tomber par terre, je suis redescendue et je me suis glissée dans une des chambres vides pour les lire. Je me suis allongée par terre, sur la moquette, à moitié cachée par les hauts lits de bois, juste sous la fenêtre.

Je connaissais *Tintin*, *Astérix* et *Lucky Luke* mais c'était des BD comme je n'en avais jamais

vu. Tout était en noir et blanc. Les hommes avaient des épaules carrées et les femmes des seins énormes, il y avait des gratte-ciels et des secrétaires et il me semble qu'il y avait quelque part des superhéros.

De cette pile que j'ai dû feuilleter, il me reste six cases, deux séquences. Dans la première, un homme court après un autre dans un parc. C'est la nuit, les arbres sont encrés et opaques, les personnages ont des complets aux épaules larges et aux coupes droites, ils doivent s'appeler Dick ou Bob. L'un crie « Attrapez-le! » puis « Ohhh non, ce pervers mord les seins d'une vieille prostituée! ».

Dans la case suivante, une femme regarde avec horreur son bustier descendu jusqu'à la taille.

Deux seins énormes occupent l'image, deux seins ronds avec des tétons érigés, dressés comme des antennes, deux seins énormes dans lesquels un clochard mord à pleines dents.

La case brille dans ma mémoire comme une icône.

Vous souvenez-vous des couleurs, des traits ?

De ce que vous avez vu en premier : y avait-il un détail qui vous a agrippé ?

Ou vous reste-t-il au contraire une sensation d'ensemble?

Les circonstances exactes de la lecture ont disparu dans le halo des images. Mais j'imagine que j'ai dû lire plusieurs albums, que j'en ai feuilleté et reposé d'autres, car l'image suivante vient clairement d'une autre histoire.

Deux femmes sont attachées, mains dans le dos, contre un pilier. Elles ont des jambes immenses et des seins lourds, elles ont ces corps de liane qu'on trouve dans les BD des années 70. Elles sont blondes et elles sont nues. Des cordes leur entrent dans les chairs, passent entre leurs seins. Une autre femme, de dos, les regarde. Elle est brune, ses cheveux lui tombent jusqu'au milieu du dos. Elle porte de hautes bottes de cuir et elle tient à la main une cravache.

La scène se passe dans une soucoupe volante, ou dans une grotte, ou sur une planète abandonnée. La brune en cuir s'approche de l'une des blondes.

« Vous avez décidé de ne pas vous rendre? »

« Jamais! Plutôt mourir! »

La brune s'approche, saisit le menton de la blonde et l'embrasse en lui mordant les lèvres. La blonde ferme les yeux et ploie la tête en arrière.

C'est alors que mon père est entré. Je n'ai pas réussi à cacher assez vite ce que je lisais, il a fait une drôle de tête, il a dit « Oh mais ce n'est pas pour les enfants ça » et encore « Descends goûter, tes cousins sont déjà à table ».

C'était il y a vingt-cinq ans mais je me souviens de tous les détails. De la lumière dans la chambre à l'étage, du silence et de ce sentiment de trouble : l'impression d'avoir poussé une porte sur quelque chose que je n'étais pas censée voir, de me tenir à l'orée d'un monde caché, dangereux et fascinant.

Comment diriez-vous que ces images vous ont affecté ?

*Ont-elles été des coups dans l'eau, des coups au cœur,
des ondes de choc
ou bien des galets jetés sur l'eau, dont les ricochets
s'ourlent à perte de vue ?*

On n'archive pas ses souvenirs de porno comme on garde ses souvenirs de vacances, comme on se repasse des photos d'enfance.

Quel était le moment de la journée? La qualité de la lumière, la couleur de l'air?

Étiez-vous seul ou avec plusieurs?

Cette image, aujourd'hui, diriez-vous que vous pouvez la dessiner les yeux fermés?

Mais on a tort. Car en nous, tout part de là.

Quels sont les corps auxquels vous ne pouvez pas résister? Les scénarios interdits qui vous allument?

Existe-t-il entre vos fantasmes des continuités?

Et sauriez-vous dire où tout a commencé?

Le porno a mauvaise presse, on l'accuse de déformer l'imaginaire des jeunes et de reconduire les stéréotypes de genre, d'exploiter les femmes et d'appauvrir le monde

– et tout cela d'ailleurs est peut-être bien vrai –,
mais moi je suis bien obligée de voir, quand je remonte mes chemins de désir, combien sans le porno ils n'iraient nulle part et combien le porno a eu cet effet étonnant et étrange de me permettre d'accéder à des zones inconnues de mon être.

La fois suivante, quand je fouillerai chez ma grand-mère, les illustrés auront disparu. Pourtant je les chercherai partout, dans le placard, derrière les étagères, dans les piles de vieux *Picou*. À tâtons, je découvrirai des objets inconnus, des soupières remisées, des cahiers de rédaction oubliés, des piles de torchons pâlis. Mais j'aurai beau chercher, je ne remettrai jamais la main sur les illustrés.

Ma vie reprend son cours normal. Pendant les années qui suivent, il ne se passe plus rien, ni dans ma vie pornographique ni ailleurs.

Pas de baisers volés, plus d'images érotiques et pas d'amours d'enfance : je rentre en latence.

Pourtant, dans l'ombre, les images travaillent, même si je ne le sais pas encore. Elles germent, étendent des radicelles, esquissent des chemins avec des ficelles tendues dans les herbes hautes.

Dans la zone inaccessible où se forment les désirs, une triade s'ébauche,

seins-contrainte-cuirs et cordes

s'étoile,

lance des ponts de corde qui se perdent dans la brume, car il n'y a encore rien pour les recevoir.

Étrangement, ça ne m'attriste pas. C'est de bonne guerre, ces aventures ne s'ouvrent pas aux touristes. Il faut prendre le temps, il faut revenir, il faut surtout être habité par la nécessité.

Je ferme l'ordinateur et je m'allonge auprès de mon amoureux endormi.

Dans le noir, je pense aux citadelles que je ne connais pas, aux ados qui découvrent sur Tumblr leurs premiers émois, aux vies pornographiques qui s'ébauchent sous les couettes, sur les téléphones, au 21^e siècle.

Il y a tant de désirs à créer et à satisfaire, tant de chemins qui ne cessent de se faire.

Je pense aux palais qui ne cessent d'éclore et aux rencontres qui m'attendent encore.

De ces jungles qui ne cessent de pousser, l'écriture ne peut rien prendre, rien tarir, rien abîmer.

Et je m'endors le cœur léger.



RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2019. N° 141972 (000000)
IMPRIMÉ EN FRANCE